



EXPOSITION

Emmet Gowin ou l'élégance de l'intime

L'Américain a renouvelé le genre du portrait familial en mettant au cœur de son univers créatif son épouse Edith, photographiée pendant plus de 50 ans, entre cliché posé ou pris sur le vif.

Il faut faire l'expérience d'un face-à-face avec les photographies en noir et blanc de l'Américain Emmet Gowin. Il renouvelle le genre de la photographie de famille. Et on est bluffé devant les portraits si peu sophistiqués de sa femme Edith Morris, mère de leurs deux enfants, rencontrée en 1960, lors d'un bal à Danville, en Virginie, où ce fils de pasteur est né en 1941. Elle sera, toute leur vie, sa principale source d'inspiration, comme Eleanor le fut pour Harry Callahan, Georgia O'Keeffe pour Alfred Steglitz ou Bebe pour Nicholas Nixon.

Cinquante ans plus tard, Emmet Gowin reste émerveillé par la femme qui est en sa compagnie. Elle ne cesse de s'offrir à lui, faisant don photographique de son corps alors qu'elle surgit dans le jardin de sa propriété de fermiers, à l'entrée de la grange ou au bord de l'étang, jeune, enceinte, au seuil de la vieillesse, habillée ou nue. Quand elle n'occupe pas le cadre en chair et en os, il l'y fait apparaître, par exemple pendant sa chasse aux papillons du Panama, en allant jusqu'à insérer, dans des épreuves uniques de paysages locaux tirées sur du papier fait main et virées à l'or, la silhouette d'Edith en carton découpe.

Une idée de perte, de ralentissement du temps

Elle le regarde effrontément, impudique, provocante. L'empathie et la douceur du photographe sont empreintes de sacré, ça oui, mais toujours dénuées de gêne, de tabou, qu'elle apparaisse dénudée, en train d'uriner, que les enfants jouent dans des attitudes pouvant sembler ambiguës. On est sans cesse au bord du mystère de leur couple, de leur vie privée, mais une forme d'acceptation simple du corps tel qu'il est, nature, l'emporte et chasse tous les doutes.

Car, au cœur de son univers créatif, Edith Morris, entre photo posée et prise sur le vif, dégage une grâce, distille une puissance spirituelle et physique hors pair. Son roman familial renvoie souvent, même si Emmet Gowin, lui, n'a pas recours aux masques, à la forte présence poétique des corps et du rêve dans la photographie de l'ami et voisin trop tôt disparu, Ralph Eugene Meatyard.

On se sent tout autant exister, palpitier face à un autre volet du travail



EDITH MORRIS (VIRGINIE), 1963, PAR EMMET GOWIN.
COURTESY PACE/MACGILL GALLERY NEW YORK

d'Emmet Gowin, ses images aériennes de paysages dévastés par les catastrophes naturelles ou par la main de l'homme : mines de charbon à ciel ouvert en Tchécoslovaquie, exploitations agricoles intensives dans le Colorado, paysages lunaires des sites d'essais nucléaires à Hanford, traces terribles de la destruction provoquée par l'éruption du mont Saint Helens. Des tirages aussi beaux qu'inquiétants, avec une forte netteté de détails. Une idée de perte, de ralentissement du temps, d'extension de l'espace,

comme chez Giacomelli. Comme une sorte d'appel à la réflexion, à la méditation afin de nous pousser à entretenir un rapport plus intime au monde. Ce que Carlos Gollonet nomme « une sorte de rédemption, de rachat de notre action destructrice à travers l'art ». •

M. J.

Jusqu'au 27 juillet Fondation Cartier-Bresson 2 impasse Lebouris Paris 14^e
Le livre, remarquable est paru chez Xavier [Barral] 258 pages 48 euros